

s'écoule sans Picasso

Antibes, Toulon, Saint-Tropez : l'appétit du maître pour la Côte

« Picasso expliquait que pour peindre, manger de l'œil était une nécessité. »

Ces mots sont ceux d'Hélène Parmelin qui raconte les aventures varoises du maître dans son ouvrage « Picasso sur la place ». L'auteure, alors compagne du peintre Édouard Pignon, conte à la fin des années 50, les séjours à Sanary, au lieu-dit de La Piole, et les habitudes du peintre : casser la croûte à Toulon à la table des « Deux Chapons » sur le port. Le plaisir du dompteur de Minotaure ? Y dévorer de la tête de veau ! Vorace, Pablo Picasso apprécie la douceur de vivre du département qu'il connaît notamment grâce à son fidèle ami, Paul Éluard. En 1951, le peintre savoure Saint-Tropez en passant l'été avec Geneviève Laporte dans l'appartement du poète. Le 15 juin, il endosse le rôle de témoin de mariage – aux côtés de Françoise Gilot qu'il a épousée en 1943 – pour célébrer l'union d'Éluard avec Dominique Lemort.

Buffet anthropophage

La fête. L'appétit. Une histoire de faim pour défier le vide, engloutir le vivant. Dans son récit, l'estomac en dit long. Lors d'un des anniversaires du maître, les 25 octobre deviennent pantagruéliques. Comme pour ses 76 ans où « la galantine de volaille, la truite de la Siagne à l'orange, la pintade de Bresse à la crème » et autres « petits pois au beurre » tapissent les tables de cette célébration offerte par les potiers de Vallauris à Pablo. Image quasi-anthropophage pour l'artiste qui croque à pleins dents dans les représentations comestibles de ses obsessions : tridents en sucre et pâtés de faune.

Sans chichi

Quand il reçoit, les tablées ne doivent pas donner dans le minimalisme. « Jacqueline se débrouille », raconte Hélène Parmelin en évoquant le rôle de la dernière épouse qui, à La Californie à Cannes, se tenait prête à devoir recevoir au pied levé vingt-cinq convives. Garnir les assiettes, en faire des plats en reliefs. Le tout en mode



Ses dîners aux « Deux Chapons » à Toulon, sa table Chez Tétou à Golfe-Juan : quand Pablo sortait, c'était bien pour dévorer. (Photo archives Ph. D.)

pois chiches sans chichi. « Que voulez-vous, Olga aimait le thé, les gâteaux et le caviar. Et moi, j'aime les saucisses catalanes avec des haricots », lance Picasso qui, chez lui, mange sur une toile cirée et boit dans un verre à moutarde. Au quotidien, la démesure n'existe pas. C'est quand il sort qu'il déguste. À son menu : la bouillabaisse Chez Tétou à Golfe-Juan. Indétrônable !

Manger avec les yeux

Mais sa quête de satiété se conjugue au gré de ses périodes de création. La diète bouffe l'artiste. Les témoins racontent qu'il était possible de rester le ventre vide. « Tenez-vous prêts à ne pas dîner, car si Pablo veut continuer à peindre ou à sculpter, il n'y aura pas de repas », a déjà annoncé Jacqueline à ses hôtes. Manger avec les yeux : tout un programme. Après tout, qui a besoin de remplir son estomac quand on peut remplir un musée ? (1)

Les crocs. Quand Dor de la Souchère ouvre les portes du château Grimaldi d'Antibes à Picasso – quelque peu poussé par ce dernier glissant un fameux : « J'ai toujours souhaité qu'on me donne de grandes surfaces à décorer et jamais l'État ne m'en a donné » – la voracité du peintre se trouve plus que jamais ravivée. Une résidence gloutonne où durant deux mois d'automne en 1946, il s'adonne au gargantuesque. À son départ, il laisse 23 peintures et 44 dessins (2). Un banquet pour les amateurs d'art. Et une adresse phare : en 1966, le château est officiellement baptisé Musée Picasso. Signature.

1. « Donnez-moi un musée et je le remplirai », a-t-il déclaré.

2. Il ajoutera à ce don en 1948, 77 céramiques réalisées à Madoura.

Notre dossier du dimanche continue en pages suivantes

Pablo, partout chez nous

■ Après la Victorine à Nice, Picasso a refusé d'entrer dans un studio

1955, Henri-Georges Clouzot fait tourner le maître pour « Le Mystère Picasso ». Durant plus de trois mois, le peintre n'est plus aux commandes et doit se soumettre aux exigences du 7^e art. Sous les projecteurs, l'artiste étouffe. À la fin du tournage, la chaleur lui provoquera un malaise. Depuis cette expérience, il a toujours refusé de remettre un pied dans un studio : demandant qu'on le filme à la lumière du jour.

■ Elle a 14 ans, le maître lui dessine un taureau à Sanary-sur-Mer

En prenant une glace « Aux chaudières » en 1958 à Sanary (Var), le destin d'une Varoise d'origine espagnole prend un tournant.

À 14 ans, Linda Picazos rencontre l'artiste attablé : leur homonymie amuse le peintre qui lui crayonne sur le menu « La tête de taureau ». Un dessin qu'elle aura gardé dans un placard.

À 76 ans, elle décide de s'en séparer aux enchères. Estimée entre 5 000 et 7 000 euros la pièce sera adjugée 17 500 euros. Oui, ça en fait des boules de glaces !

■ Volé en 1999 à Antibes, le tableau réapparaît 20 ans plus tard

Plutôt réussi pour un cambriolage... Dérobé sur le yacht d'un cheikh saoudien en 1999 sur le quai des Milliardaires d'Antibes, le « Portrait de Dora Maar » a refait surface en 2019. Estimée à 25 millions d'euros, la toile aurait servi de monnaie d'échange dans des trafics illicites. Elle a été retrouvée

aux Pays-Bas.

■ Une vue de St-Raphaël à 1,5 million d'euros

Septembre 2021, « Nature morte sur un guéridon devant une fenêtre ouverte » est présentée aux acheteurs de l'hôtel des ventes Pignet à Genève. Une gouache de 1919 réalisée par Picasso lors de son séjour à l'hôtel Continental de Saint-Raphaël (Var) en compagnie de son épouse Olga Kholokhova. Une escapade de dix jours dans la cité de l'Archange qui a été adjugée à... 1,5 million d'euros.

■ Les 271 œuvres de l'ex-électricien de Mougins : de l'encre, il en a coulé sur cette affaire.

Il faut dire qu'elle réunit de savoureux ingrédients. En 2010, les époux Le Guennec in-

terpellent l'administration Picasso pour faire authentifier des œuvres. Parmi lesquelles : un précieux carnet d'esquisses. Devant cette découverte, les héritiers portent plainte.

Ils soupçonnent que l'obtention de ces œuvres n'a pas été réalisée de manière honnête.

La justice doit se prononcer face au garage des Le Guennec où 271 créations de Picasso sont stockées. L'époux Le Guennec justifie ce trésor par un don de la dernière épouse du maître alors qu'il travaillait en tant qu'électricien à Notre-Dame-de-Vie. Ce qui pose souci pour la famille : la valeur des « dons ». Après plusieurs épisodes judiciaires, la cour d'appel de Lyon a confirmé le jugement de première instance rendu en 2015. Soit pour chaque époux : deux ans de prison avec sursis pour recel.